

24 images

24 iMAGES

## De la survie du regard *Sans raison apparente* de Jean Chabot

Gérard Grugeau

---

Number 83-84, Fall 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23390ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Grugeau, G. (1996). Review of [De la survie du regard / *Sans raison apparente* de Jean Chabot]. *24 images*, (83-84), 81–81.

## De la survie du regard

par Gérard Grugeau

**P**hilosophant sur le visible et l'invisible qui habitent une véritable image, Baudrillard émettait l'idée qu'il s'installe alors à l'écran «une sorte de rythme de l'émergence et du secret, une ligne de flottaison de l'imaginaire»<sup>1</sup>. C'est à ce carrefour de tous les brouillages, «où on ne sait plus très bien ce que l'on voit» (comme il est dit dans le film), que se situe le *Sans raison apparente* de Jean Chabot, un fascinant voyage éclaté dans le continent trouble des faits divers. Objet hybride insaisissable, écartelé entre le réel et la fiction, le vrai et le faux, le bien et le mal, *Sans raison apparente* invite constamment à la traversée des apparences pour renouer avec l'art et le plaisir du récit et, partant, intensifier la vie. On ne s'étonnera alors qu'à moitié que Jean Chabot ait choisi une romancière (l'émouvante Nancy Huston dont le visage-paysage rappelle la Liv Ullman des films de Bergman), comme fil d'Ariane de cette plongée poétique dans l'enfer urbain anonyme, qui secrète quotidiennement son lot de faits divers. Une romancière qui effectue des recherches à Montréal pour un prochain livre, où elle ne manquera sans doute pas de «regarder en face le pire» (les cadavres, l'horreur, la folie des hommes: bref la matière brute même des faits divers), et qui apparaît hantée par ses exils successifs, sa quête des racines. Brouillage identitaire donc (thème récurrent dans les films de Chabot) d'une femme riche de questionnements qui aborde la vie et l'art du roman comme un mystère, à l'image de cet expert-légitime (Gilbert Gravel) arpentant inlassablement les «lieux du crime». Brouillage identitaire qui trouve ici de multiples échos dans le film, puisque les faits divers participent le plus souvent d'une perte d'identité de la part d'individus ballottés dans un monde sans repères, qui ne savent plus qui ils sont et qui se perdent à jamais tragiquement à défaut de s'être trouvés. En filigrane, *Sans raison apparente* dresse le constat impitoyable d'une société labyrinthique à l'agonie, vouée



La romancière Nancy Huston comme fil d'Ariane de cette plongée poétique dans l'enfer urbain anonyme.

corps et âme au culte de la consommation, de l'égoïsme et de la soif de pouvoir. Une société violente sous haute surveillance (omniprésence totalitaire des écrans de contrôle) qui ne sait plus regarder que par médias, images interposées, ses mal aimés, ses enfants de l'exil intérieur tramant «d'infatigables vengeances». Dans cette ère du flou et du vide, saturée d'images qui n'entre-tiennent plus de lien réel avec le monde et ne donnent plus qu'elles-mêmes à voir dans un long flot ininterrompu et indifférencié, c'est la fonction du récit — et donc du regard — qui est en danger. Cette fonction de raconter, et donc de mise en scène de l'altérité, qui tarade Nancy Huston, Jean Chabot la relève pour sa part avec brio en poussant peut-être encore plus loin son approche intuitive et métissée du médium cinéma auquel il nous avait habitués (*Le futur intérieur*, 1982). Empruntant à tous les genres, *Sans raison apparente* est un film pluriel où réel et fiction se côtoient

jusqu'au vertige. Insérant dans la trame narrative des éléments de fiction (une histoire de double — encore le brouillage identitaire — sur fond de sexe, d'argent et, bien sûr, de fait divers), Chabot traite sa matière à la manière d'un suspense hitchcockien aux accents amples et lyriques (partition musicale à la Bernard Herrmann). Par de longs travellings lancinants, la caméra explore des lieux de béton singuliers, des souterrains à l'inquiétante étrangeté, des quais de métro où rôde la mort. Les plans dilatent l'attente, cultivent le décalage, comme pour mieux enregistrer justement «cette mince épaisseur d'étrangeté» dont parle d'entrée Nancy Huston à propos de l'exil et qui se révèle au détour de visions brouillées, insolites, où notre perception vacille: portes d'autobus s'ouvrant sous la neige, rideau de chambre fermé sur la ville, intérieur de camion d'intervention, marées humaines au ralenti d'où émerge soudainement la romancière. Par sa structure et sa texture, *Sans raison apparente* affiche — et on s'en réjouira — une nette volonté de contrer les effets pervers de l'image désincarnée où s'étale, obscène, «l'objectivité pornographique du monde», de se dégager de cet état de flottement, de manque d'adhérence à la vie par la réhabilitation du regard, la connaissance de soi. Pour chacun, la prise de contact avec sa propre vérité est à ce prix. La survie de l'art l'est indéniablement aussi. ■

1. L'ère du faux, Revue *Autrement* n° 76, janvier 1986, p. 160.

### SANS RAISON APPARENTE

Québec 1996. Scé. et ré.: Jean Chabot. Collab. spéciale: André Pâquet. Ph.: André Luc Dupont. Son: Serge Beauchemin. Concept. sonore: Claude Beaugrand. Mont.: France Pilon. Mus.: Julien Knafo. Avec la collaboration de: Nancy Huston, Gilbert Gravel. Int.: Pierre Legris, Bernadette Li. Voix de Jacques Godin. 52 minutes. Couleur. Prod. et dist.: ONF.